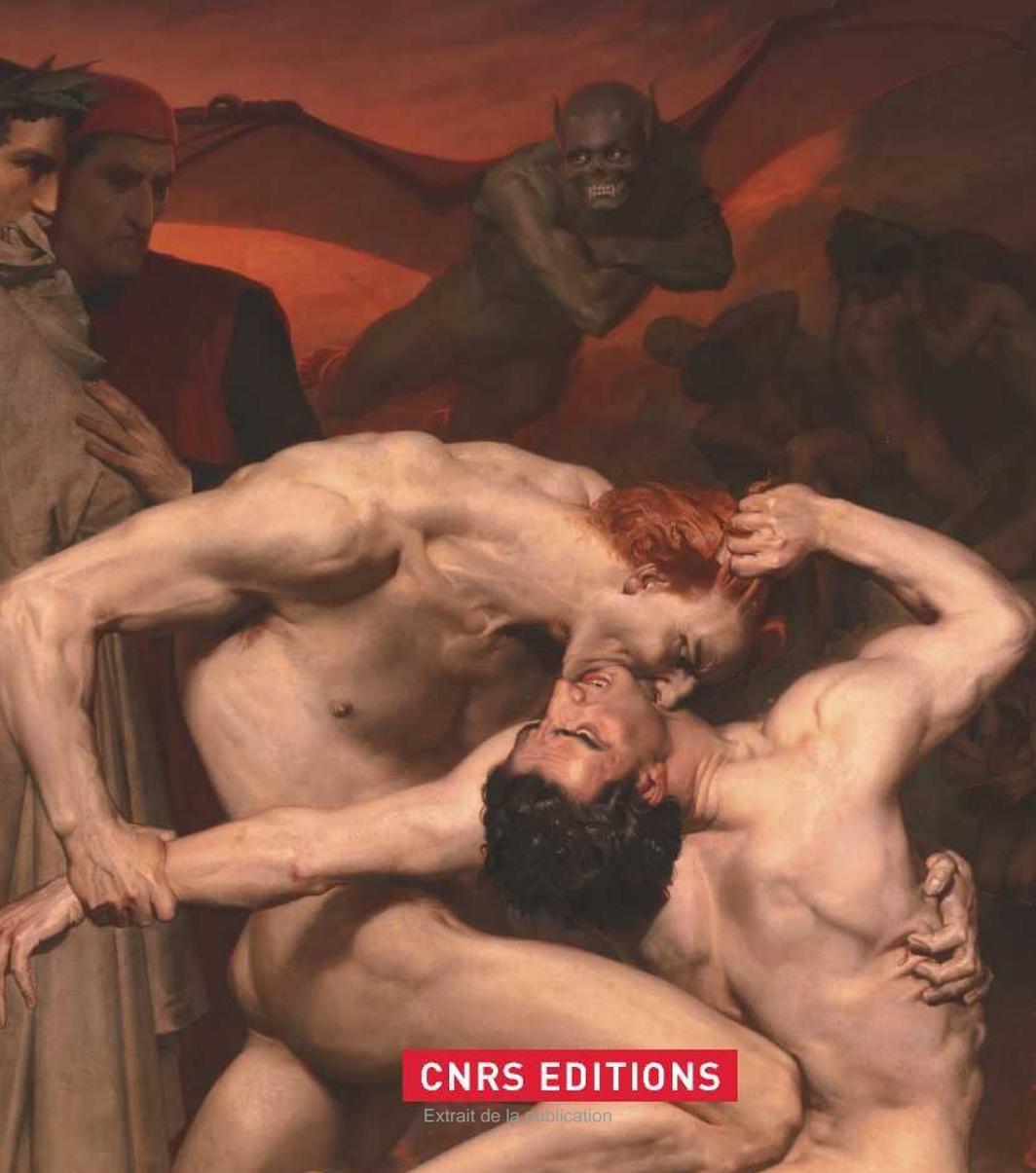


PATRICK CLERVOY

L'effet Lucifer

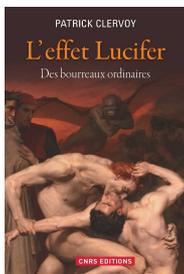
Des bourreaux ordinaires



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :



Comment devient-on un bourreau ? Quel est cet « effet Lucifer » qui incite l'homme à se muer en tortionnaire ? Pourquoi lui est-il si souvent impossible de discerner le mal au moment où il l'accomplit ? Pourquoi cette tache aveugle de notre conscience ?

En psychiatre riche d'une longue expérience, Patrick Clervoy explore la terrible énigme qui fait de chaque être humain un bourreau en puissance. De la Saint-Barthélemy à la prison d'Abou Ghraib, du génocide arménien à la guerre du Vietnam, des femmes tondues à la Libération au nettoyage ethnique en ex-Yougoslavie et aux phénomènes de bizutage, voici revisités les épisodes emblématiques qui illustrent le décrochage du sens moral et les mécanismes inconscients de la violence.

Médecin psychiatre du Service de santé des armées, professeur de médecine au Val-de-Grâce, spécialiste du stress et du traumatisme psychique, Patrick Clervoy est l'auteur de plusieurs livres dont

Le Syndrome de Lazare : traumatisme psychique et destinée (2007) et Dix semaines à Kaboul : chroniques d'un médecin militaire (2012), qui a obtenu le Prix Jacques de Fouchier de l'Académie française.

L'effet Lucifer

Patrick Clervoy

L'effet Lucifer

Du décrochage du sens moral
à l'épidémie du mal

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche 75005 Paris

© CNRS Éditions, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07933-6

Sommaire

Introduction.....	9
-------------------	---

Première partie

Le décrochage du sens moral

La soumission à l'autorité	17
L'effet Lucifer.....	27
La tache aveugle.....	33

Deuxième partie

Le pousse à la cruauté

Tortures en Algérie.....	39
Morts à Bagram	51
SéVICES à Abou Ghraïb.....	61
Le massacre de la Saint-Barthélemy.....	77
Le génocide arménien	89
Le carnage de My Lai.....	107
L'autodestruction du peuple khmer	113
Les machettes rwandaises	127
Les émeutes urbaines.....	149

Troisième partie
Paroles de bourreaux

La charge du bourreau	169
Un vétéran de la guerre d'Algérie raconte.....	181
Ne pas se taire et ne rien regretter.....	193
Le rire du maître.....	203

Quatrième partie
Comprendre le mal

Fureurs de guerre	219
Lendemain de victoire.....	223
Bizutages	231
Rituels de cruauté envers les animaux.....	241
Assassins par entraînement	251
Les forces de l'instinct et le rôle de la culture...	261
La cravate croate.....	263

Cinquième partie
Combattre l'effet Lucifer

L'efficacité très relative du droit après coup	271
Oser dire les crimes.....	293
Du bon usage des forces armées ?	303
Conclusion.....	327
Remerciements.....	331

*À Jean-Pierre Baurens
& MHC.B.*

Introduction

« Ô genre humain, lumière et nuit ! Chaos des âmes
[...] Vision sombre ! Un peuple en assassine un autre. »

VICTOR HUGO, *L'Année terrible*, 1872.

Comment devient-on un bourreau ? Quel est cet « effet Lucifer » qui incite l'homme à se muer en tortionnaire, à faire souffrir son semblable et à jouir du supplice infligé ? L'homme est un loup pour l'homme. Et même il peut être pire. L'homme peut infliger à son semblable plus de souffrance que ne peuvent lui en faire subir les animaux, les accidents ou les maladies.

Cet homme cruel, ce bourreau, est-ce un homme singulier ? Comment est-il ? À quels détails peut-on le reconnaître ?

Avec humilité, il faut accepter l'idée que c'est potentiellement chacun de nous. Cela ne dépend que des circonstances dans lesquelles nous pouvons être placés. L'instinct à faire le mal est ubiquitaire et universel. Il peut être partout et il peut être le fait de tout le monde.

Le mal existe. Ce travail n'a pas la vocation de le recenser, ni la prétention de désigner de qui, plus que d'un autre, il pourrait être le fait. Il s'agit de présenter les éléments qui peuvent pousser un être humain à devenir le bourreau d'un autre être humain. Puis de voir ce qu'il est possible

de mettre en œuvre pour l'anticiper et au mieux l'éviter sinon le contenir.

L'emprise du mal fonctionne comme une mécanique. L'analyse de cette machine à fabriquer de la cruauté commence par deux constats. Le premier est la soumission à l'autorité démontrée par Stanley Milgram. Le second est la tendance à la cruauté qui peut se manifester en chaque individu, pour peu que les événements l'y poussent : c'est l'effet Lucifer observé lors de l'expérience de Stanford et ainsi nommé par Philip Zimbardo.

Pour illustrer ce phénomène, plusieurs événements historiques sont détaillés dans les pages qui suivent. Ces fragments d'histoire ont été sélectionnés pour la richesse des informations qu'ils pouvaient nous apporter. Ils ont fait l'objet des investigations les plus complètes par les historiens, les documentaristes, les journalistes et les autorités judiciaires civiles et militaires qui ont eu à enquêter sur eux. Les témoignages obtenus lors de ces enquêtes ont été largement diffusés. Ces documents sont accessibles au public et leurs enjeux polémiques sont atténués. Au-delà des faits, les témoignages des personnes impliquées nous éclairent. Elles ont vu ces tréfonds de l'âme humaine où s'évanouissent la pitié et la dignité. Ces femmes et ces hommes, victimes ou bourreaux, enquêteurs et journalistes, historiens et gens de loi, ont été au bout de cette vérité difficilement supportable : le mal est possible en chacun de nous.

Si certains de ces exemples sont choisis dans l'histoire de l'armée française ou de l'armée américaine, ce type de dérapage ne saurait être attribué à une armée plus qu'à une autre, à une catégorie de population plus qu'à une autre,

à une nation plus qu'à une autre ou à une culture plus qu'à une autre. L'histoire de l'humanité montre qu'il n'est malheureusement pas une époque où ces phénomènes ne se soient pas produits. Il n'y a pas de civilisation plus vertueuse qu'une autre et si le monde est divisé en deux, c'est entre ceux qui acceptent de croire que le mal est dans la nature de l'homme et ceux qui refusent ce pénible constat.

Cette incapacité à résister à l'emprise du mal, nous la désignons sous le terme de décrochage du sens moral. Celui-ci n'est pas la traduction exacte de l'expression anglaise, établie par Albert Bandura, de *moral disengagement*¹. Le vocable « désengagement » pourrait laisser supposer un choix possible pour l'individu. Celui de « décrochage », suggéré par Franck de Montleau, est plus indicatif d'un effet mécanique. Il définit un moment d'emballlement où les individus perdent leur capacité de jugement critique sur les actes qu'ils réalisent. C'est une rupture au sens d'une bascule. Avant et après l'événement, ce sont des individus animés par la vertu et les valeurs morales héritées de leur culture. Cependant, à un moment précis, ils perpétuent des actes atroces comme s'ils étaient temporairement privés de leur capacité à contrôler des comportements cruels ou destructeurs. Avant cela, ces individus n'auraient jamais cru pouvoir tomber dans ce crime. Après, ils auront à vivre le reste de leur existence avec le remords atroce d'avoir été des criminels et des bourreaux.

Ce sont des gens ordinaires. Initialement, ils sont comme tout le monde. Les circonstances d'une crise les réunissent.

1. Albert Bandura, « Moral Disengagement in the Perpetration of Inhumanities », *Personality and social psychology Review*, n° 3, 1999.

Ils sont maintenant soldats, miliciens, gardiens improvisés, secouristes de fortune, parfois ils ne sont que des passants dans la rue. Ils font face au chaos. Puis ce qu'ils ont à faire dépasse leurs attributions, leurs moyens ou leurs capacités de réflexion. Le décrochage du sens moral se produit à ce moment-là. Ils « déraillent », comme ils le diront plus tard. En petit groupe, excités, incapables de se contrôler, ils commettent les pires crimes : des destructions, des viols, des tortures, des exécutions en masse. Après coup, ils ressentent un grand sentiment de culpabilité. Parfois quelques-unes de ces histoires sont divulguées par les médias et le monde est horrifié de voir ce que certains individus ont pu commettre. Ils sont abandonnés à leur honte et à la loi du silence.

L'objet de cette étude n'est pas de définir le mal². L'objet de ce travail est de comprendre l'épidémie du mal, de comprendre comment il se répand, étape par étape.

La première partie s'attache à décrypter le processus par lequel un individu qui, ordinairement, rejette la violence et la cruauté se trouve poussé, sans que sa volonté ne puisse s'y opposer, à commettre le pire. C'est le « pousse à la cruauté ». Ce qui fait que tout ce qui devrait arrêter chacun d'entre nous, notre sens de la compassion, notre « bonne conscience » et nos valeurs morales, s'évanouit d'un coup

2. Tenter de définir le mal est une entreprise aussi vieille que l'humanité. Les réflexions de Baruch Spinoza (*L'Éthique*, 1677), d'Emmanuel Kant (*La Religion dans les limites de la raison*, 1794), de Max Picard (*L'Homme du néant*, 1946) et de Jean Nabert (*Essai sur le mal*, 1955) ont été pour nous de précieuses références.

Introduction

et nous laisse comme des automates capables de commettre les pires atrocités.

Ensuite, j'ai tenté de décrypter les phénomènes psychiques collectifs qui amplifient ce décrochage et produisent son caractère épidémique. Comprendre pourquoi, dans les sociétés humaines, au lieu de contenir les dérapages individuels, le groupe agit comme un stimulant de cette violence.

Comprendre enfin pourquoi les témoins perdent leur capacité à réagir. Beaucoup des réactions observées montrent, chez le spectateur, une tendance à effacer la perception du mal lorsqu'il se produit sous ses yeux : à dire que « c'est comme ça », que c'est inévitable et qu'il faut l'accepter, voire à le nier. C'est ce que je décris sous le terme d'effet de lissage : si le mal se propage, c'est non seulement parce que des bourreaux commettent des atrocités mais aussi parce que ceux qui en sont les témoins se taisent et se comportent comme s'il ne s'était rien passé, comme si rien n'était advenu.

Autant de raisons pour analyser les réponses susceptibles de limiter et de minimiser les dégâts nés de l'effet Lucifer. C'est l'objet de la dernière partie de ce livre.

Première partie

Le décrochage du sens moral

« Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé.

[...]

J'ai fait mon travail, voilà tout. [...]

J'ai sans doute forcé la limite, mais là je n'étais plus tout à fait moi-même, je vacillais et d'ailleurs autour de moi le monde entier basculait, je ne fus pas le seul à perdre la tête. »

JONATHAN LITTLELL, *Les Bienveillantes*, Gallimard, 2006.

La soumission à l'autorité

Dans les années 1960, un psychologue de l'université de Yale, Stanley Milgram, met au point un dispositif visant à décrypter la soumission à l'autorité et le décrochage du sens moral. Il cherche à comprendre comment un individu peut gérer le conflit entre deux motions opposées : agir en conformité avec sa conscience morale ou obéir à une autorité lorsque l'ordre lui est donné de faire souffrir autrui. Après avoir évalué différents modèles expérimentaux, Milgram fait savoir par une petite annonce que le laboratoire de son université cherche des volontaires pour participer à une expérience sur la mémoire et l'apprentissage. L'annonce indique que le test ne durera pas plus d'une heure et que le jour et l'horaire seront au choix du volontaire, qui se verra gratifier d'une petite récompense financière. Milgram recherche des personnes entre vingt et cinquante ans, appartenant à toutes les catégories professionnelles : ouvriers, employés de bureau, fonctionnaires, chefs d'entreprise, vendeurs...

Les locaux de l'expérience sont ceux d'un luxueux laboratoire de l'université. Ce détail a son importance : ce décor étudié atteste du haut niveau scientifique de la recherche entreprise. Le volontaire est accueilli par une personne qui se présente comme l'expérimentateur. Il s'agit en réalité d'un

professeur de biologie, âgé de trente et un ans. C'est lui qui dirigera la séance et donnera des ordres au volontaire. Pour jouer ce rôle, il porte une blouse claire pendant toute la durée du programme, garde un maintien impassible et une expression plutôt sévère.

Le volontaire est reçu avec une autre personne qui lui est présentée comme un autre volontaire, mais qui appartient en réalité au laboratoire et qui va jouer le rôle de l'élève. L'expérimentateur effectue un tirage au sort truqué entre le volontaire et le faux élève. Ainsi le volontaire pense que son rôle de testeur a été défini par le hasard. Pour résumer : il y a un faux expérimentateur qui va incarner l'autorité, un faux élève qui va faire semblant de souffrir et un homme ordinaire, le volontaire qui se croit testeur et qui est en fait celui dont on va tester la soumission à l'autorité.

On explique au volontaire qu'il va devoir administrer des décharges électriques à l'élève. On lui dit que c'est pour mesurer comment une punition peut inciter à mieux retenir une leçon. On lui précise également qu'on ne sait pas encore quel est le niveau optimal de la punition pour obtenir un apprentissage rapide, et qu'il s'agit précisément de le mesurer par cette expérience.

L'expérimentateur, l'homme en blouse claire, dirige les opérations. Après le tirage au sort truqué, il conduit les deux personnes dans une pièce contiguë où l'élève est installé sur une sorte de chaise électrique munie de sangles. L'expérimentateur explique que ces sangles sont destinées à empêcher toute gesticulation excessive lors de la réception des chocs. Cette précision est apportée afin que le volontaire soit bien persuadé que l'élève ne peut en aucun cas

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr